



Christian Doumet

Salut les gros !

Au moment où s'éteint l'enseigne de Virgin sur les Champs-Élysées nous reviennent en mémoire les images publicitaires de son lancement, dans les années 90. On y voyait une femme obèse en costume virginal, tenant tantôt une plume, tantôt une lyre à la main. « *Que les livres nous élèvent et nous transportent* » disait l'affiche. Nous sommes aujourd'hui, à la fin du voyage et au moment de la pesante retombée sur terre, mieux à même de comprendre le sens de cette obscénité : ce que nous aurions dû voir, dans l'image d'alors, c'est la préfiguration du triomphe des gros. La plume, la lyre, emblèmes d'une culture tournée en dérision pour son vieillissement, n'avaient d'autre but que d'assurer un semblant de virginité à la muse grasse, une BBW (*Big beautiful woman*), sans doute militante du *Fat pride* et du *Size acceptance* qui, loin de périr sous le ridicule, parviendrait au contraire en vingt ans à écraser sous elle son attirail de pacotille. Ce qu'il aurait fallu reconnaître, ce n'était pas la puissance explicitement vantée du « *Megastore* » et de la sorte de « culture » qu'il proposait, c'est beaucoup plus simplement la victoire du corps obèse sur tout ce qui entrave son débordement et sa prolifération dans l'esprit.

Désormais les corps gros règnent en effet sans partage. Leur image s'étale, inonde tous les canaux d'information, couvre la une des quotidiens présumés le plus recommandables. Ils se pavanent en tutu sur les scènes publiques, donnent leurs graves avis en politique et en économie, lancent leurs formules que les maigres longuement remâcheront. Ils dominent. Il y a une obésité visible bien sûr ; mais il y a l'autre, celle de la pensée, de la conduite, de la morale publique ; celle qui occupe toujours deux places au lieu d'une, qui pisse en public lorsque les autres se retiennent, qui fornique en première classe et qui tire ses énormes marrons du feu démocratico-libéral. Il y a encore, plus discrets, mais aussi effrontés, les livres des trop bien nourris, les phrases d'adipeux (*a dit peu*, eût commenté Queneau) ; une parole, une manière d'être ventru et plastronnant, grassex et fier de soi sur le versant juteux de l'industrie éditoriale, qui caractérisent notre moment et dont seul Daumier, au temps de la bourgeoisie triomphale, avait eu à ce point l'intuition. On l'a compris, ce gras n'est rien d'autre que le résidu mental de beaucoup d'argent infusé dans beaucoup de chair. À *L'Express* qui l'interrogeait en 2010, un riche publiant du moment répondait que le carnet de change institué en 1983 par Pierre Mauroy pour limiter la sortie de devises lui avait donné le sentiment « *qu'on le déposait de [ses] valeurs et de [son] identité* » (*Le Monde des livres* du 11 janvier 2013) et expliquait par là son exil aux États-Unis.

À quoi tient que ces lipides fascinent ? Car il faut l'admettre : collectivement, on en redemande. On dirait même qu'on les fabrique, ces clones de la vache mégastorienne. Or leur unique point commun, c'est qu'ils ont reçu de naissance ou par contagion, la maîtrise de la palabre. Politiques, conseillers, acteurs, auteurs, ou simples fanfarons des affaires, tous sont galvanisés par les micros, décuplés par la scène, la tribune, le web, transportés par les auditorios mondialisés. Telle est leur force : loin au fond d'eux, ils

ont refoulé l'œil ironique qui déconcerte l'action et qui sape la parole. Ils ignorent la timidité, ce poison auquel nous avons tous goûté ; et c'est par là qu'ils suscitent notre envie : non tant l'argent, le pouvoir, la célébrité, que ce seul verbe conjugué à la première personne – *oser*.

Il est évidemment bien des manières d'oser, des plus radieuses aux plus odieuses. Tout dépend de leur rapport au temps. Celui dont il s'agit ici est si court qu'*oser* s'y confond avec *profiter*. La violence faite aux consciences, loin de répondre à de longs plans tirés sur la comète, se monnaie en bénéfices immédiats. Tout se passe dans le présent d'un coup de force qui aussitôt encaisse ses dividendes. C'est pourquoi l'audace y paraît au fond si peu audacieuse : le risque, le courage, le pari sur le long terme qu'impliquent ses formes les plus aventurières y sont anéantis par l'éclat visible du profit. Elle se grime en provocation.

Nous en sommes là : spectateurs ébahis de cette démonstration qu'on nous sert à intervalles réguliers, de ce cirque où des opulents nous montrent à *oser-profiter*. Il y a, dans une telle revue de grotesques, plus qu'un divertissement : le modèle d'une compréhension du monde qui tient son immense mérite de sa parfaite simplicité. Nul délai, nul calcul, nul argument, nul débat. Aucune de ces nuances qui éclairent l'action de tonalités variées et contradictoires – démocratiques en somme : voyez comme l'ombre du doute, un rien d'hésitation, chez un homme politique, tournent vite à son discrédit. On veut du net : l'acte, sitôt le gain.

D'où découle, comme un corollaire, le puissant anti-intellectualisme qui traverse notre moment historique. Un intellectuel est, par usage, par tradition et par étymologie, celui qui entre dans la complexité des choses, qui perçoit leur projection sur des durées multiples et ce faisant, les détache de leur immédiateté. Son rôle n'est donc pas de nous offrir une idée simple de tout, ni de rendre compte d'une compréhension générale *hic et nunc*, mais au contraire de nous initier à la complexité, de nous faire sentir, à travers chacune de ses propositions, la masse d'incompréhensible sur laquelle se détache une compréhension partielle. Son intellection s'élève toujours sur un horizon d'inintelligibilité. Comprendre est à ce prix, et aucun progrès de notre intelligence du monde ne mérite son titre s'il n'est aussi un progrès dans la vision de l'obscur. C'est dire que les opérations intellectuelles les plus aiguës contiennent une part indéchiffrable qu'il importe d'accepter comme un témoignage sur notre condition. Part sans doute décevante, irritante, insupportable même, puisqu'elle nous diminue à nos propres yeux ; et moins recevable aujourd'hui que jamais, au sens où elle contredit une exigence conjointe d'immédiateté et de toute-puissance. C'est pourquoi l'intellectuel fait maigre figure rapporté aux charmes opulents de *l'oser-profiter*. On préfère d'ailleurs le présenter sous sa forme inoffensive et dérisoire d'intello. *Intello* peint l'intellectuel privé de sa condition temporelle – l'apocope dit cela. Il continue à livrer ses oracles, mais à la façon d'une Pythie dépossédée du mystère qui leur donne sens : des oracles auxquels plus personne ne croit puisque le temps long, condition de leur venue, leur a été retiré. Oracles improvisés dans l'instant, pour répondre aux besoins d'une demande qui sait d'avance ce qu'elle veut entendre. Plus rien, en eux, qui déconcerte, qui dépayse, comme c'était le cas à Delphes : la déconcertation est déjà contenue dans les conditions de leur réception comme un trait caricatural. Seul demeure le folklore d'une fausse divination.

C'est la raison pour laquelle les « *obèses* » de la gesticulation médiatique ne s'opposent même pas aux intellectuels : ils les dévorent depuis longtemps ; ils prennent leur place ; ils les digèrent. Et nous assistons à ce festin silencieux, croyant encore à la vertu réconfortante de l'indignation.

Christian Doumet, professeur à l'Université Paris 8, directeur de programme au Collège international de philosophie, a publié des livres de poèmes, des essais sur la poésie et la musique et des récits. Derniers ouvrages : *La Dérison poétique des philosophes* (Stock, 2010), *Trois huttes* (Fata Morgana, 2010), *De l'art et du bienfait de ne pas dormir* (Fata Morgana, 2012).